

1865, et quitta la compagnie cinq ou six ans plus tard.

U

Urbain. — Canadien dont le nom se trouve mêlé à un de ces drames qui ne peuvent guère surprendre dans un pays éloigné de tout centre de civilisation et où l'influence de la religion est des plus minimes. Il était un des employés d'un fort établi sur la Stickine, dans le nord de la Colombie anglaise, quand, le soir du 20 avril 1842, il prit part à un attentat contre la vie du commandant dans lequel trempèrent à peu près tous ses subordonnés, Canadiens, métis et Canaques. L'homme à la tête de l'établissement était un nommé John McLoughlin, fils du docteur de ce nom, connu dans l'histoire comme le « Père de l'Orégon ». Il était accusé d'excessive cruauté et d'un despotisme insupportable à l'égard de ses engagés, surtout des Canadiens auxquels, paraît-il, il reprochait leur licence avec les sauvagesses des environs de son fort.

McLoughlin ayant été averti sous main du sort qui l'attendait, il enivra ce soir-là la grande majorité de ses gens, puis se mit à la recherche d'un Canadien qu'il soupçonnait être l'âme du complot. Ne pouvant le trouver dans les ténèbres de la nuit, il s'enquit d'Urbain dans le but de le tuer. Mais comme il se dirigeait en rempant vers un coin du fort où il pensait le trouver, plusieurs coups de feu dirigés vraisemblablement par celui-ci lui fracassèrent la poitrine et l'étendirent mort. Le Rév. G. Hines, qui rapporte le fait, écrit Urbaine le nom de ce Canadien.

V

Vaillant, Régis. — Canadien qui fit partie de la mal-

heureuse expédition arctique de sir John Franklin, qu'il servait en qualité de bûcheron (1820-21). En dépit de son nom, la faim, le froid et la fatigue eurent autant de prise sur lui que sur ses compagnons, et leurs résultats furent tout aussi déplorables. A la date du 4 octobre 1821, Franklin a ce qui suit dans son journal :

« Vers midi, Samandré nous informa en arrivant que Crédit et Vaillant ne pouvaient plus avancer. Comme nous avons découvert quelques saules dans une vallée non loin de là, je proposai d'y faire arrêter le parti pendant que le Dr Richardson retournerait les voir. J'espérais aussi que la pensée qu'on avait allumé du feu si près d'eux encouragerait les invalides à faire tous leurs efforts pour l'atteindre ; mais cette espérance fut déçue. Le docteur trouva Vaillant à environ un mille et demi en arrière, très épuisé par le froid et la fatigue. L'ayant exhorté à se rendre au feu de bivouac, le Canadien essaya après maintes sollicitations, mais retomba à chaque pas dans la neige profonde. Le laissant dans cette situation, le docteur alla près d'un demi mille plus en arrière, à l'endroit où l'on disait que Crédit avait fait halte ; et le sentier ayant été presque oblitéré par la poudrière, il devint dangereux pour lui d'aller plus loin.

« En revenant il passa près de Vaillant qui, ayant avancé seulement de quelques verges durant son absence, était tombé sans pouvoir plus se relever ou même répondre facilement à ses questions. Dans l'impossibilité où il était de le secourir, il se hâta de venir nous informer de sa position. Quand J.-B. Bélanger eut entendu son triste récit, il partit immédiatement pour aider Vaillant et apporter son fardeau. Quant à Crédit, Samandré nous dit qu'il s'était arrêté une petite distance en arrière de Vaillant, mais que c'était

son intention de retourner au campement de la nuit précédente.

« Quand Bélanger nous revint avec la charge de Vaillant, il nous dit qu'il l'avait trouvé couché sur le dos, transi de froid et incapable d'être réveillé. »

Là-dessus, le reste des Canadiens auraient voulu partir allèges pour le fort Entreprise, dont ils ne connaissaient même pas le chemin. Ils durent abandonner les invalides, Vaillant et Crédit (ou Pelonquin), à leur triste sort. Le lecteur devine aisément ce qu'il fut.

Valade, MÈRE. — Supérieure des premières religieuses de la Rivière-Rouge. Elle naquit le 27 décembre 1808 à Sainte-Anne-des-Plaines, diocèse de Montréal, et reçut au saint baptême les prénoms de Marie-Louise. Ayant de bonne heure manifesté de l'attrait pour la vie religieuse, elle avait à peine terminé sa dix-septième année quand elle voulut se consacrer au service de Dieu et de son prochain en entrant au noviciat des Sœurs de la charité dites Sœurs Grises. Elle prononça ses vœux le 21 octobre 1828.

D'un jugement sûr et d'une aptitude peu commune pour les affaires, la S^r Valade fut bientôt nommée économe de sa communauté, charge qui était loin d'être une sinécure, puisqu'elle entraînait le soin matériel de centaines de personnes, sans compter l'administration de plusieurs propriétés, entre autres de certains biens seigneuriaux appartenant à son Institut. Puis, lorsqu'en 1843 M^{sr} Provencher, de passage à Montréal, fit appel au dévouement des Sœurs de la Charité pour sa lointaine mission de la Rivière-Rouge, S^r Valade fut nommée supérieure des religieuses qui lui furent accordées.

Partie de Montréal le 24 avril 1844, elle arriva à Saint-Boniface le 21 juin de la même année, après

avoir suivi la voie des canots que les missionnaires devaient bientôt abandonner pour celle des prairies américaines.

Il est à remarquer qu'en acceptant les missions de la Rivière-Rouge, les filles de M^{me} d'Youville ne faisaient que continuer la tradition établie par leur fondatrice. On rapporte en effet que celle-ci fit parvenir aux sauvages de ce qui est aujourd'hui le Manitoba des habillements préparés de ses propres mains, et qui furent probablement confiés à son oncle, M. de la Vérendrye. En outre, ses premières Sœurs avaient depuis longtemps prévu ces lointaines missions, et il était passé en proverbe dans son Institut qu'elles seraient un jour leur partage.

Arrivée à Saint-Boniface avec ses trois compagnes, la supérieure de la petite bande apostolique eut un lourd fardeau à porter. Dans un pays nouveau et absolument isolé du monde civilisé, tout était à créer, et des privations de toutes sortes devaient être son pain quotidien. Pendant trois ans les exilées volontaires n'eurent même pas un toit à elles pour abriter leur communauté naissante. Mais, grâce à la divine Providence, et à la sagacité de la supérieure, elles finirent par se bâtir un établissement tout à fait convenable, qui fut le précurseur des splendides édifices que leur Institut possède aujourd'hui au Canada central. Pendant dix-sept ans, Mère Valade fut l'âme de sa communauté. Elle fonda de plus cinq missions dans différentes parties du pays et, malgré les fatigues inhérentes à pareilles tournées avant la construction du chemin de fer, elle fit deux fois le voyage de Montréal, où l'appelaient les intérêts de ses œuvres.

Elle était déjà mal portante lorsqu'elle partit pour le Canada en 1858. A son retour, elle sentit les pre-

mières atteintes d'un mal qui ne pardonne pas, un cancer qui, pendant les deux dernières années de sa vie, lui fit souffrir le martyre. Ce ne fut pourtant que sur l'ordre formel de ses supérieurs ecclésiastiques qu'elle consentit à faire trêve à ses travaux ordinaires pour s'aliter, jusqu'à ce que, le 13 mai 1861, la mort vint mettre un terme à ses souffrances. Et pourtant, même après le trépas, son corps qui avait tant pâti put à peine reposer en paix. La cathédrale de Saint-Boniface avait été détruite par les flammes cinq mois auparavant (V. GOSSELIN, S'), et la rivière venait justement de briser ses digues pour inonder tout le pays ; en sorte qu'on ne trouva pas un pouce de terre sèche dans les ruines de l'édifice sacré où l'on consigna ses restes mortels.

Vallée, André. — Membre de l'expédition d'Astor au fleuve Colombie (1810-12). Malgré les trois mille cinq cents milles qu'il venait de parcourir, sans compter la course de Montréal à Saint-Louis, il se mit à la disposition de Robert Stuart en qualité de guide quand celui-ci partit d'Astoria pour New-York, en charge des dépêches du nouveau poste à son propriétaire, John-Jacob Astor (29 juin 1812).

Vallée, Louis 1°. — Guide au service de la C^{ie} du N.-O. qui, en 1804, l'avait mis de résidence au lac Rouge. En 1816, il prit part à l'affaire de la Grenouillère (V. BOURASSA, M.), et fut quelques années plus tard mis à mort par un parti de Sioux, sur les plaines de Pembina, en présence de ses compagnons.

Vallée, Louis 2°. — Communément appelé Louison ; il était en septembre 1861 « un des meilleurs chasseurs de bison et d'autre moindre gibier que (Larpenteur) eut jamais vu. Agé d'environ cinquante ans, il avait six pieds trois pouces, était bâti à l'avenant, et était

doué d'une grande force et d'une terrible capacité pour la marche.»

Vandal, Baptiste. — Métis qui fut un des douze conseillers de Riel lors de l'insurrection de la Saskatchewan. Il prit part à la bataille du lac Canard et, pour le rôle prépondérant qu'il joua durant la rébellion, il fut ensuite condamné à sept ans de détention (1885).

Vandal, Pierre. — Un des douze conseillers de Riel pendant l'insurrection de la Saskatchewan en 1885. Il fut un de ceux qui furent envoyés solliciter le concours des tribus indiennes, et fut dans la suite condamné à sept ans de pénitencier. Était métis.

Vandreil. V. VAUDREUIL.

Vary, Rév. Charles. — Un des premiers prêtres du diocèse de l'Île Vancouver, aujourd'hui l'archidiocèse de Victoria. Né le 16 mai 1825, de Charles V. et de Rosalie Bourdon, il fut ordonné prêtre à Montréal le 21 mars 1858, par M^{sr} Demers, et partit la même année pour les missions de l'Orégon, en compagnie de M^{sr} Demers (q. v.). Il ne resta que trois ans dans l'extrême ouest, et retourna au Canada avec l'intention de se faire trappiste. Il entra au noviciat des Jésuites en 1867 (V. RONDEAU, Rév.).

Vasseur. — Métis qui prit soin sur le champ de bataille du gouverneur Semple, après que celui-ci eut été blessé au genou pendant le conflit de la Grenouillère. V. BOURASSA, M.

Vaudreuil, Charles. — Était en 1789 au service de la C^{ie} du N.-O. qui lui avait donné la direction de son poste à la rivière la Paix. Dix ans plus tard, il se trouvait au Grand-Portage, à l'extrémité nord-ouest du lac Winnipeg. Les traiteurs du temps écrivent son nom Vandreil.

Vaudry, Toussaint 1°. — Canadien-français au service de la C^{ie} du N.-O. En 1803, il était chargé du poste de la rivière aux Morts, et l'année suivante il était guide sur la rivière Rouge. En 1812, il avait la direction du fort de la rivière Tortue. Six ans plus tard, il fut un des témoins au procès intenté à sa compagnie pour la part qu'elle avait prise à la bataille de la Grenouillère (V. BOURASSA, M.). Il déclara alors qu'il avait vécu plus de trente ans à la Rivière-Rouge, et avait vu les ruines des anciens forts français dans le pays.

Vaudry, Toussaint 2°. — Un des guides des fameux voyageurs Milton et Cheadle en 1862 était un Toussaint « Voudrie », probablement un fils ou neveu du précédent.

Vautrin, Jean-Baptiste. — Canadien qui fit partie de l'expédition d'Anderson. V. MONTIGNY, Edouard.

Vérendrye, François de la. — Troisième fils du sieur de la Vérendrye, né le 22 décembre 1715. Accompanya son père et le remplaça dans l'un ou l'autre des postes de traite qu'il avait fondés. Il était avec son frère aîné, le Chevalier, dans son voyage aux montagnes Rocheuses en 1742-43 (V. VÉRENDRYE, P. Gauthier). Il se trouvait aussi avec lui lorsqu'il rebâtit en 1748 les forts Maurepas et la Reine. Plus tard, il fut promu au grade d'enseigne et périt au siège de Québec (1759).

Vérendrye, Jean-Baptiste de la. — Fils aîné du découvreur du Nord-Ouest canadien ; naquit à Sorel le 5 septembre 1713. Il aida considérablement son père dans ses découvertes et la traite des fourrures aux postes qu'il établit. Il n'avait encore que vingt ans quand il l'accompagna jusqu'à la rivière Rouge, qu'il remonta environ quinze milles, et y bâtit le petit fort

de la fourche aux Roseaux (printemps de 1733) ; puis retourna au fort Saint-Charles.

L'année suivante, il fut envoyé au lac Winnipeg, d'où il revint le 27 mai. En automne 1734, il alla avec son cousin de la Jemmeraye (q. v.) établir le fort Maurepas, sur la rive septentrionale de la rivière Winnipeg, à l'entrée du lac du même nom.

Mais c'est surtout par sa fin tragique qu'il est connu dans l'histoire. En juin 1736, il se trouvait au lac Saint-Charles, sur le lac des Bois. Le 8 de ce mois, il le quitta en compagnie du P. Jean-Pierre Aulneau de la Touche, S. J., et de dix-neuf Français. Après une navigation d'environ vingt-et-un milles, ils campèrent sur une île située à l'ouest de l'Île de la Baie. Cris et Sioux étaient alors en guerre. Les derniers ayant aperçu la fumée de leur feu de bivouac, fondirent sur eux pendant la nuit et les massacrèrent jusqu'au dernier. Le missionnaire, frappé d'une flèche, tomba à genoux. Un sauvage lui assêna alors un coup de hache qui mit fin à ses jours. Au même moment, déclarèrent plus tard les Sioux, un coup de tonnerre ébranla l'île jusque dans ses bases et sema la terreur dans les rangs des meurtriers, qui se hâtèrent de déguerpir.

Douze jours après, cinq Canadiens accompagnés d'une bande de Cris trouvèrent les corps des voyageurs gisant sur la grève. Les têtes des Français étaient scalpées pour la plupart et reposaient sur des robes de castor. Le P. Aulneau était encore à genoux, la main droite élevée comme s'il donnait l'absolution à ses compagnons d'infortune. Quant au fils du découvreur, il était couché sur le ventre et avait le dos tailladé de coups de couteau et une houe enfoncée dans les reins.

Le 17 septembre de la même année, de la Vérendrye,

père, envoya six hommes exhumer les corps de son fils et du P. Aulneau, ainsi que les têtes de leurs dix-neuf compagnons, qu'il fit transporter au fort Saint-Charles, dans la chapelle duquel on leur donna la sépulture.

Vérendrye, Louis-Joseph de la.—Était le plus jeune des enfants du grand de la V. Il naquit en 1717 et partit pour l'ouest le 21 juin 1735, en compagnie de son père qu'il assista de son mieux dans les opérations qui l'ont rendu célèbre, l'accompagnant dans ses voyages et l'aidant à traiter avec les sauvages. Le 7 novembre 1755, il épousa Marie-Amable Testard de Montigny, dont il eut une fille. Sa première femme étant morte en 1756, il se remaria le 31 janvier 1758 au village de Laprairie. Sa seconde femme était Louise-Antoine Mézière de Lapervenche, et il est douteux si elle lui donna jamais un fils. Dans tous les cas, le nom de cette noble famille s'éteignit avec lui en 1797.

Vérendrye, Pierre Gaultier de Verennes, SIEUR de la. — Le découvreur de l'ouest canadien. Naquit à Trois-Rivières le 17 novembre 1685 de René Gaultier, Chevalier et Sieur de Varennes, qui, arrivé au Canada vingt ans auparavant en qualité de lieutenant dans l'armée française, épousa le 26 septembre 1667 Marie, fille de Pierre Boucher, le fondateur de la célèbre famille de ce nom. Pierre Gaultier était le dernier d'une famille de neuf enfants qui furent laissés presque dans la gêne à la mort de leur père, le 4 juillet 1689. Étant entré dans l'armée, il servit dans la Nouvelle-Angleterre et à Terre-Neuve, puis passa en France en 1707. Il assistait le 11 septembre 1709 à la bataille de Malplaquet, où il reçut neuf blessures et fut laissé pour mort, ce qui lui valut d'être promu au grade de lieutenant, que l'état précaire des finances

royales réduisit bientôt à celui d'enseigne. De retour au Canada, il se vit même privé de toute paie comme officier ; mais il obtint en revanche la permission de faire la traite avec les Indiens.

Le 29 octobre 1712, il épousa Marie-Anne Dandonneau du Sablé, dont il eut quatre fils : Jean-Baptiste, Pierre Gaultier, dit le Chevalier, François et Louis-Joseph. Autant par nécessité que par goût pour la vie aventureuse de l'explorateur, il accepta d'abord la direction des postes fondés sur le lac Népigon par de la Tourette, frère de Duluth (1727). Il utilisa les loisirs que lui laissait le soin de ces établissements en étudiant les moyens d'empêcher d'une manière efficace les Indiens de fréquenter les factoreries anglaises de la Baie d'Hudson, et s'aperçut bientôt que des postes plus à l'ouest devenaient nécessaires.

On parlait déjà de la grande mer de l'ouest (l'océan Pacifique), et le vent était aux découvertes. On les désirait à Paris ; mais on ne put rien faire pour les lui faciliter, sinon de lui accorder le privilège de la traite des fourrures avec les tribus qu'il pourrait se gagner.

Le 8 juin 1731, il quittait Montréal avec environ cinquante engagés, et prenait en route le P. Messaiger, S. J., en qualité d'aumônier de l'expédition. En même temps, il envoyait son neveu, M. de la Jemmeraye (q. v.), établir un poste au lac la Pluie, hibernant lui-même à Kaministiquia, à l'entrée du lac Népigon. Parti le 8 juin, il l'y rejoignit le 14 juillet de la même année et y trouva un grand nombre de sauvages réunis pour la traite. Après l'échange de présents usuel en pareille circonstance, il descendit la rivière la Pluie et entra dans le lac des Bois avec une flottille de cinquante canots ; puis, sur sa rive occidentale, il érigea un fort qu'il appela Saint-Charles.

Au printemps de 1733, il fit partir des canots pour emporter dans l'est les pelleteries reçues pendant l'hiver et en ramener de nouvelles marchandises. Le P. Messaiger, malade, en profita pour retourner à Montréal. Pendant ce temps, il allait lui-même avec son fils aîné établir un poste sur le lac Winnipeg; puis, remontant la rivière Rouge une quinzaine de milles, il y construisit un petit fort qui ne fut jamais beaucoup plus qu'un pied-à-terre pour les traiteurs, et retourna au fort Saint-Charles.

Au cours de l'automne 1734, il envoya son fils aîné fonder un autre poste de traite sur la rivière Winnipeg, où le demandaient les Cris. Cet établissement, appelé fort Maurepas, lui fit négliger celui qu'il avait élevé sur la rivière Rouge.

Ayant ainsi accompli en tous points le programme qu'on lui avait tracé au début, il retourna à Montréal au printemps de 1734, pour essayer de mettre ordre à ses affaires qui étaient déjà en si mauvais état qu'il avait dès lors 43,000 livres de dettes au lieu des grands profits que la Cour de France pensait qu'il faisait. Dans l'espoir d'amasser de nouvelles fourrures pour payer ses créanciers, il réussit après maintes sollicitations à se procurer les marchandises nécessaires, et le 21 juin 1735 il partit de nouveau pour l'ouest.

Quatre mois après, il se trouvait au fort Saint-Charles, accompagné, cette fois, du P. J.-P. Aulneau de la Touche, de la Compagnie de Jésus. C'est là qu'il hiverna, tandis que son neveu et ses enfants faisaient la traite aux différents postes qu'il avait établis.

Bientôt après, il eut le malheur de perdre son neveu et son fils aîné. Ce dernier ayant été cruellement massacré par les Sioux (V. V., François), huit cents Cris

offrirent à son père d'aller venger sa mort ; mais de la Vérendrye ne voulut jamais y consentir.

Le 8 février 1837, il se mit en route pour le fort Maurepas, sur la rivière Winnipeg, où il arriva le 25 du même mois, puis retourna à Montréal avec quatorze canots chargés de pelleteries. Malgré son grand deuil, on le reçut froidement, et on lui fit même des reproches pour ce qu'on appelait son âpreté au gain, qui n'était en réalité qu'une sage prudence et une marque d'honnêteté de sa part, puisque son esprit d'économie résultait simplement de son désir d'être en état de payer ses dettes.

En juillet 1738, nous le retrouvons sur le chemin de l'ouest. Parti le 20 de ce mois avec six canots montés par vingt-deux hommes, il arrivait le 22 septembre suivant au fort Maurepas, où il prenait cinq hommes pour pousser, avec deux de ses fils, ses découvertes dans l'ouest. Deux jours après (24 septembre 1738), il atteignait l'embouchure de l'Assiniboine, et était le premier blanc à fouler le sol de ce qui est aujourd'hui la grande ville de Winnipeg. Il y trouva dix loges de Cris, et fut reçu par deux chefs qui lui promirent de ne plus se rendre à la Baie d'Huson pour la traite des fourrures, mais de faire désormais le commerce avec lui et les siens.

Comme il voulait se rendre le plus loin possible dans l'ouest avant l'hiver, il repartit le 26 du même mois et remonta la rivière Assiniboine jusqu'à l'endroit appelé aujourd'hui le Portage-la-Prairie, où il fonda un poste qu'il décora du nom de fort la Reine (3-15 octobre). Le 18 octobre il partait pour un voyage chez les Mandanes du haut Missouri, avec une suite de cinquante-et-une personnes, dont vingt-cinq étaient des sauvages. En route, près de six cents Assiniboines

se mirent à l'escorter, accompagnés eux-mêmes de meutes de chiens qui aidèrent les femmes à porter les bagages. Il fut bien reçu partout, et arriva le 3 décembre au premier camp mandane. Comme tous les autres villages de cette tribu, il était fortifié au moyen de palissades et de fossés.

Après avoir passé dix jours chez ces Indiens, remarquables par leur industrie non moins que par la supériorité de leur physique sur celui de leurs voisins, de la Vérendrye reprit la route du fort la Reine, qu'il atteignit le 10 février 1739, après avoir terriblement souffert du froid. Au printemps, il fit reconnaître par son fils, le Chevalier, le pays au milieu duquel il s'était établi.

Les pelleteries qu'il envoya alors dans l'est furent saisies par ses fournisseurs, en sorte qu'à l'automne de cette année-là il manquait des choses les plus indispensables au commerce indien, et se trouvait en outre grevé d'une dette de 40,000 livres. Ces difficultés financières sans cesse renaissantes l'empêchaient de donner à ses explorations tout le développement qu'il aurait voulu, et au printemps de 1740, il dut laisser le commandement du fort la Reine à son fils, le chevalier, pour se rendre à Montréal.

Sa mission à cette ville eut pourtant des résultats assez satisfaisants. Il obtint des marchandises et se remit en route au printemps de l'année suivante. Le 13 octobre il revoyait le fort la Reine, où il trouvait son fils, Pierre Gauthier, de retour du pays des Mandanes. Il l'envoya aussitôt fonder le fort Dauphin sur le lac de ce nom, et le 29 avril 1742 il lui donna mission d'aller de nouveau visiter les Mandanes et de se rendre le plus à l'ouest qu'il pourrait. C'est alors que celui-ci découvrit les montagnes Rocheuses (V.V.

Pierre Gauthier), pendant que son père dirigeait la traite des fourrures à son poste le plus occidental. Le Chevalier fut quatorze ou quinze mois sans pouvoir donner de ses nouvelles à son père. A son retour, celui-ci dut encore se rendre à Montréal pour essayer de parer les coups que lui portaient les envieux.

Bien qu'il eut sacrifié son avenir militaire pour effectuer des découvertes dont tout le monde pourrait bénéficier dans une certaine mesure, on lui fit toutes sortes de reproches et on lui refusa tout avancement. Ses fournisseurs le traînèrent même devant les tribunaux, et, de guerre lasse, il dut se résigner à abandonner son entreprise (1743).

Mais dans la suite le comte de la Galissonnière étant repassé en France (1749), il réussit à ouvrir les yeux de la Cour sur l'injustice dont la Vérendrye était la victime. Le roi lui accorda la croix de l'ordre militaire de Saint Louis et le promut au grade de capitaine.

Il ne devait malheureusement pas jouir de ces avantages. Comme il se préparait à reprendre le chemin de l'ouest, il mourut, six semaines après la réception de ces honneurs, le 5 décembre 1749. Ses restes furent déposés dans les caveaux de l'église Notre-Dame, à Montréal.

De la Vérendrye était une de ces âmes d'élite qui, dominées par le sentiment du devoir, ne peuvent s'abaisser aux intrigues des soi-disant diplomates, et sont en conséquence en butte à l'envie et aux menées des petits esprits. Grand chrétien, honnête homme et patriote en dépit des injustices des gens de Cour, il ouvrit à la France les portes d'un empire, et lui en concilia les habitants par son tact, son intégrité et son généreux oubli de torts qui auraient ému toute âme moins fortement trempée que la sienne.

Vérendrye, Pierre Gauthier CHEVALIER de la.— Second fils du découvreur de l'ouest canadien. Il naquit le 26 décembre 1714, et, par la fin prématurée de son frère Jean-Baptiste, il devint l'aîné de la famille, étant généralement connu comme le Chevalier. A l'instar de ses autres frères, il accompagna son père ou le remplaça dans la direction de l'un ou l'autre des établissements qu'il avait fondés. Après la mort de son frère aîné, il fut envoyé au fort Maurepas, sur la rivière Winnipeg (1736) pour préparer les voies à son père, qu'il alla chercher l'année suivante au fort Saint-Charles. Pendant que celui-ci passait au Canada, il dirigea la traite des pelleteries, et se procura le plus de renseignements possibles sur le pays.

Le 16 avril 1739, il reçut de son père mission d'aller explorer le lac Manitoba en vue d'y fonder un établissement. L'année suivante, il fut mis en charge du fort la Reine pendant que son père se rendait à Montréal. Durant son absence, il fit un voyage chez les Mandanes du sud-ouest, et à son retour il se rendit au lac Dauphin, où il établit un poste qui porta le même nom (automne de 1741).

C'est alors qu'il fit, en compagnie d'un de ses frères, François, et de deux Français seulement, le célèbre voyage qui aboutit à la découverte des montagnes Rocheuses. Parti du fort la Reine le 29 avril 1742, il arriva le 19 mai chez les Mandanes du Missouri supérieur, au milieu desquels il demeura jusqu'au 23 juillet. Puis il se remit en route, et suivit pendant vingt jours une direction ouest-sud-ouest. Le 11 août il atteignait la montagne où habitait une tribu qu'il appelle Gens-des-Chevaux — peut-être les *Snow Mountains* du Montana central — où il fut abandonné par ses compagnons mandanes, excepté un guide avec lequel il continua

son voyage, rencontrant peu après une autre nation indienne qu'il désigne sous le nom de Beaux-Hommes.

Prenant alors une direction sud-sud-ouest, il atteignit le 19 novembre les Gens-des-Chevaux, qui étaient plongés dans la désolation, parce qu'ils venaient d'être décimés par les Gens-des-Serpents, peuplade féroce qui habitait l'Idaho et le sud de l'Orégon. Bien qu'il ne put obtenir d'eux le concours sur lequel il avait compté, le Chevalier n'en poursuivit pas moins son expédition jusqu'au 21 du même mois, époque où il s'adjoignit à une bande de sauvages d'une autre tribu qui avait connaissance des Espagnols par les rapports que leur en avaient faits ceux d'entre eux qui étaient précédemment tombés entre les mains des Gens-des-Serpents.

Le 1^{er} janvier 1743, il se trouvait en vue des montagnes Rocheuses, et le 12 il en atteignait les premiers contreforts qu'il se mit immédiatement à escalader. Enfin, pensait-il, nous voilà au terme de notre voyage; peut-être même s'imaginait-il entrevoir bientôt cette fameuse mer de l'ouest dont tous les esprits du temps étaient préoccupés. Quelle déception pour lui quand les éclaireurs de la troupe qu'il accompagnait, deux mille guerriers environ, annoncèrent la découverte du principal village des Gens-des-Serpents sur une des premières assises de la montagne! Malgré le nombre de ses compagnons, ce fut parmi eux un sauve-qui-peut général, et le pauvre chevalier, le cœur gros de désappointement, dut rebrousser chemin. Le 18 mai il était de retour chez les Mandanes, et le 2 juillet il rentrait au fort la Reine. Tout bien calculé, il dut atteindre les montagnes Rocheuses à l'extrémité sud-ouest du Montana, un peu à l'ouest du col traversé par le chemin de fer de la C^{te} Union-Pacifique. Il se trouvait alors à plus de trois mille milles de Montréal.

Deux ans après ce grand voyage, nous le voyons encore au fort la Reine. En 1748, il rétablit le fort Maurepas brûlé par les sauvages et le fort la Reine qui tombait en ruines. Cette même année, il fonda le fort Bourbon sur le lac Winnipegosis et à l'embouchure de la rivière la Biche ; puis le fort Poskoyac, à la jonction des deux branches de la Saskatchewan.

À la mort de son père (1749), il retourna à Montréal pour y faire valoir ses droits à la succession de celui-ci comme explorateur et traiteur de fourrures. Sa lettre au ministre des colonies (30 septembre 1758) est un chef-d'œuvre d'éloquente simplicité qui méritait certainement un meilleur sort. Comme on refusait péremptoirement de reconnaître ses droits, il dut se réfugier dans la carrière des armes. Il devint lieutenant, et périt naufragé au moment où il se rendait en France (octobre 1761).

Versailles, Louis. — Interprète de la C^{ie} du N.-O. Nous le voyons d'abord dans le nord en 1786, époque où il se trouvait avec sir Alex. Mackenzie qui, s'étant rendu cette année-là au Grand-Portage, le laissa en charge du poste qu'il avait fondé au lac Serpent, près de l'Ile-à-la-Crosse. En 1799, Versailles servait à la rivière aux Anglais avec des gages de 800 francs par an. Il s'y trouvait encore cinq ans plus tard. Était Canadien-français.

Vierville, Gaultier de. — Neveu de Charles de Langlade (q. v.). Naquit en 1737, et combattit sous son oncle à la bataille de Monongahéla ; puis, lors de la guerre de l'Indépendance américaine, il rendit de grands services à de Langlade en poussant les sauvages appelés Sacs et ceux connus sous le nom de Renards à se ranger du côté des Anglais. Accusé plus tard (1793) de s'être approprié une partie des

effets destinés aux tribus sauvages, il fut destitué de l'emploi d'interprète qu'il avait jusque-là exercé ; puis dirigé sur Montréal, où il subit un procès dont l'issue est demeurée inconnue. Vers 1798, il quitta Michilimakinac, où il était revenu, pour aller passer ses dernières années chez son gendre, Michel Brisebois, à la Prairie-du-Chien, où il mourut en 1803.

Villebrun, Maxime. — Membre du premier corps de la police à cheval organisé au Manitoba (1870). Un métis du même nom, surnommé Plouffe, avait la charge des prisonniers quand fut délivré Sayer (q. v.).

Villeneuve, Constant. — Traiteur canadien établi au lac la Cloche en 1789. Roderick McKenzie, qui visita alors son petit poste, dit qu'il était « très indolent, très pauvre, mais très honnête ». Le commerçant écossais ajoute qu'il avait en grande partie adopté la vie des Indiens, « ce qui n'est pas étonnant », ajoute-t-il, « vu qu'il a passé la majeure partie de sa vie avec eux ». Il mourut à Terrebonne vers 1830.

Villeneuve, CAPITAINE G. — Commandait en 1885 la cinquième compagnie du bataillon canadien-français envoyé pour soumettre les métis de la Saskatchewan révoltés.

Vincent de Paul, SŒUR. — Née Adelaïde Thériault, elle vint au monde le 1^{er} janvier 1826 dans la paroisse de Saint-Denis de Kamouraska, et, désirant entrer dans l'Institut des Sœurs de la Providence, elle fit partie de la première caravane de religieuses qui se rendirent à la côte du Pacifique en 1856 (V. JOSEPH, MÈRE). Elle fit sa profession le 19 novembre 1858, à Vancouver, Wash. Humble et charitable comme son saint patron, elle s'est dévouée jusqu'aujourd'hui (novembre 1907) aux œuvres propres à son Institut.

Voudrie. V. VAUDRY, T. 2^o.

INDEX

DES PRINCIPAUX REPRÉSENTANTS DE CERTAINES
CLASSES DE CANADIENS ET DE MÉTIS, AINSI
QUE DES POINTS REMARQUABLES DE
L'HISTOIRE DE L'OUEST

- Affaires** (Hommes d')—Beaudry, P. et V.; Sénécal.
Ancienneté.—Dandurand.
Anecdotes. V. TRAITES TYPIQUES
Anse-aux-Poissons (Bataille de l').—Dumont, G.
Agriculteurs (Premiers).—Corne; Faribault.
Astor (Expédition).—Clappine; Delaunay; Détaillé;
Franchère; Gardepie, F.; Gervais, J.; Lachapelle;
Lacourse, X.; Laframboise, M.; Lapensée;
Leclerc, F. et G.; Lucier, E.; Prévost, J.-B.;
Vallée, A.
Auteurs.—Blanchet, M^{re} N.; Bolduc, M^{re}; Brouillet;
Dugas; Franchère; Lacombe; Malhiot; Perreault,
J.-B.; Riel, L.; Saint-Onge; Taché, M^{re}.
Aventuriers.—Beaubien, Ch.; Berger; Ducharme,
J.-M.
Baie-Verte.—V. GREEN BAY.
Barrière (Incident de la).—Jetté; Nault, A. 1^o; Provencher,
J.-A.-N.; Ritchot, J.-B.
Batailles.—Boucher, F.-F.; Bourassa, M.; Deschamps,
F., fils; Dumont, E. et G.; Lacombe;
Larocque, J.; Malaterre, B.; Richard; Roy.
Batoche (Bataille de).—Dumont, E. et G.; Ouellette, J.
Beloit (Fondateur de).—Thibault, J.

- Bisons.**—Dumont, G. ; Lafrance, J.-B.
- Bourbonnais** (Fondateur de).—Bourbonnais, F.
- Brutalité** (Actes de).—Falardeau ; Lacourse, F. ; Lapierre, B. ; Larocque, A. ; Lebeau ; Leblanc, X. ; Pillet.
- Canadienne** (Première).—Gaboury.
- Cannibalisme** (Cas de).—Adam, J. ; Dubois, J.-B. et X. ; Lapierre, J.
- Canots** (Singuliers) —Perreault, J.-B. ; Prévost, J.-B.
- Cathédrale** incendiée.—Gosselin.
- Centenaires.**—Beaulieu, F. 2°. ; Fournier ; Gaudinot ; Picard ; Quinn.
- Chansonnier.**—Falcon, fils.
- Chapelains.**—Prévost ; Rondeau, P.
- Chasseurs** (Grands).—Desjarlais ; Michel ; Saint-Germain, P.
- Chicago** (Premier natif de).—Beaubien, A.
- Commerçants.**—V. AFFAIRES.
- Coulée-aux-Poissons.**—V. ANSE-AUX-POISSONS.
- Courage** (Traits de).—Boucher, J.-B. ; Fillion ; Lucie, F. ; Ouellette, J. ; Saint-Pierre.
- Dangers** de l'Ouest.—Boucher, X. ; Bouvier ; Gardépé, F. ; Guérin ; Hamelin, L. ; Lacourse, X. ; Laporte ; Larocque, J. ; Leblanc, B. ; Lorimier ; Montigny, O. ; Pépin. ; Saint-Pierre. V. aussi FINS TRAGIQUES, POWDRERIE et SAUVAGERIE.
- Dawson** (Fondateur de).—Ladue (Ledoux).
- Découvertes.** — Laforce, V. ; Thibert ; Vérendrye, père et fils.
- Dévouement** (Traits de).—Boucher ; Dazé ; Lagimodière, J.-B. ; Lambert ; Roy.
- Diplomates.**—Ritchot, M^{sr} ; Taché, M^{sr}.
- Dubuque** (Fondateur de).—Dubuque.

Ecrivains.—V. AUTEURS.

Egarés.—Beaubien, Ch. ; Gardepie, F. ; Pépin ; Pillet ; Quéret.

Eglise (Hommes d').—Allard ; Boulet ; Bourassa ; Brouillet ; Dandurand ; Despatis ; Dugas ; Fillion ; Giroux ; Langlois ; Ouellette ; Préfontaine ; Prévost ; Tabeau.

Etat (Hommes d').—Cauchon ; Dubuc ; Girard ; Larivière ; Ménard ; Royal.

Etats-Unis (Canadiens des).—Aubry ; Beaubien, Ch. ; Guérin ; Levasseur ; Mallet ; Ménard ; Rolette ; Rondeau, J. ; Sénécal. V. aussi FONDATEURS.

Evêques.—Blanchet, M. et N. ; Demers ; Lafèche ; Provencher ; Taché.

Explorateurs.—Aubry ; Jemmeraye ; Louvières ; Niverville ; Noue ; Quesnel ; Vérendrye, père et fils.

Famine (Cas de).—Adam, J.-B. ; Dubois ; Leclerc, F. V. aussi CANNIBALISME et FRANKLIN.

Faribault (Fondateur de).—Faribault.

Féniens au Manitoba.—Lépine, A.-D. ; Nault, A. 1^o ; Nolin, Ch. ; Parenteau, P. ; Riel, L.

Fins tragiques.—Aubry ; Ayotte ; Bélanger, Al. ; Bélanger, And. ; Bélanger, H. ; Boucher ; Carrier ; Clappine ; Darveau ; Delaunay, J. ; Delaunay, P. ; Deschamps, père et fils ; Desrosiers ; Détaillé ; Dorion, P. ; Fafard ; Lachapelle ; Lajeunesse, B. ; Lamoureux ; Lapensée ; Larocque, X. ; Lebeau ; Leclair ; Legros ; Nadeau ; Pambrun 1^o ; Portneuf ; Prévost, J.-B. ; Richard ; Saint-Pierre ; Sénécal ; Tabeau, J.-B. ; Thibault, J. ; Turcotte ; Urbain ; Vérendrye, J.-B.

Fol (Hommes de).—Cayen, L. ; Hamelin, B. ; Lan-

- glade, A. ; Levasseur ; Morigeon ; Rainville.
- Fondateurs** de villes.—Beaubien, A. ; Bourbonnais ; Dubuque ; Faribault ; Gervais, B. ; Guérin ; Juneau ; Ladue (Ledoux) ; Lefebvre ; Parent ; Portier ; Thibault, J.
- Forts** (Hommes).—L'Espérance, A.-B. ; Lépine, A.-D. ; Lucier, B. ; Paul, J.
- Franklin** (Compagnons de).—Adam, J.-B. ; Beauparlant ; Bélanger, J.-B. et S. ; Benoît ; Crédit ; Pelletier ; Saint-Germain, P. ; Samandré ; Vaillant.
- Frémont** (Compagnons de).—Lajeunesse, B. ; Lambert ; Proulx.
- Frère Convers.**—Dubé.
- Frobisher** (Misérable sort de).—Boucher, P. ; Paul, J. ; Racette ; Turcotte, A.
- Green Bay** (Fondateur de).—Portier.
- Grenouille** (Massacre du Lac la).—Fafard ; Gouin.
- Grenouillère** (Bataille de la). — Boucher, F.-F. ; Bourassa, M. ; Deschamps, F. père et fils ; Lamarre ; Lavigne.
- Guides** célèbres. — Bottineau ; Desjarlais ; Lalonde ; Leroux, A. ; L'Espérance, A.-B. ; Paul, J.
- Illinois** (« Patriarche » de l').—Ménard, P.
- Incendies.**—Gosselin.
- Indiens** dégradés.—Tabeau, J.-B.
- Ingénuité** (Trait d').—Berland.
- Inondation.**—Charbonneau, T.
- Institutrices** (Premières).—Nolin, D^{lles}.
- Insurrections.**—V. RIVIÈRE-ROUGE et SASKATCHEWAN.
- Interprètes** célèbres.—Boucher, J.-B. ; Charbonneau, T. ; Dorion, P. ; Nolin, L. 1^o ; Saint-Germain, P.

- Juges.**—Dubuc ; Falcon, fils ; Goulet, R. ; Perrier ; Réaume, Ch.
- Keveney** (Meurtre de).—Lapointe ; Mainville.
- Linguistes.**—Belcourt ; Lanniau ; Maurice ; Lacombe.
- Lac Canard** (Bataille du).—Dumont, E. et G.
- Législateurs.** — Breland ; Delorme, P. ; Larivière ; Menard. V. aussi **ÉTAT** et **POLITIQUES**.
- Mackenzie** (Compagnons de).—Beauchamp ; Bisson ; Comtois ; Lemay, P.-D.
- Magistrats.**—V. **JUGES**.
- Massacres.**—Charbonneau, J.-B. ; Ducharme, J.-M. ; Fafard ; Hébert ; Sénécal ; Vérendrye, J.-B. V. aussi **SAUVAGERIE** et **WHITMAN**.
- Métis** influents.—Batoche ; Beaulieu, F. 2^o ; Boucher, J.-B. ; Breland ; Delorme, P. ; Dumont, G. ; Falcon, fils ; Goulet, R. ; Nolin, Ch. ; Riel, L.
- Militaires** du Régime français. — Corne ; Langlade ; Noyelles ; Saint-Pierre ; Vierville.
- Milwaukee** (Fondateur de)—Juneau.
- Misères** du Nord.—Labrie ; Lafrance, J.-B. V. aussi **DANGERS**, **FINS TRAGIQUES** et **FRANKLIN**.
- Missionnaires.** — Belcourt ; Gascon ; Lacombe ; Paquette ; Rondeau ; Saint-Onge ; Taché, M^r ; Thibault, J.-B.
- Monopole.**—Riel, J.-L. ; Sayer, G.
- Morts violentes.**—V. **FINS TRAGIQUES**.
- Naiveté** (Traits de).—Dumoulin ; Lecomte.
- Négociants.**—V. **AFFAIRES**.
- Nouveau-Mexique** (Pionnier du).—Beaubien, Ch.
- Orégon** (Pionniers de l').—Bélèque ; Blanchet, M. et N. ; Brouillet ; Demers ; Foucault ; Gervais, J. ; Laframboise, M. ; Plamondon. V. aussi **ASTOR**.
- Orthographe** défigurée.—Laurence ; Léveillé ; Lebeau.

- Ouest** (Pionniers de l'). — Boucher, J.-B. ; Lafrance, J. ; Lamalice.
- Peoria** (Fondateur de).—Mallet.
- Perfidie** (Traits de).—V. SAUVAGERIE.
- Perdu**.—V. ÉGARÉ.
- Petit-Canada** (Fondateur du).—Gervais, Benj.
- Pionniers en général**.—Beaudry, P. ; Beaulieu, F. 1^o ; Boullard ; Gaboury ; Gervais, B. ; Lafrance, J. ; Leroux, L. ; Lesieur ; Nolin, D^{mes} ; Nolin, L. 1^o ; Perrier ; Provencher, M^{re} ; Royal. V. aussi FONDATEURS.
- Pionniers** (Prêtres).—Boucher ; Bourassa ; Darveau ; Destroismaisons ; Dumoulin ; Mayrand. V. MISSIONNAIRES et OUEST.
- Politiques** (Hommes). — Delorme, P. ; Jérôme, M. ; Marion ; Nolin, Ch. ; Riel, L. ; Taillefer. V. ÉTAT.
- Poudrerie** (Éffets de la).—Dazé ; Gosselin ; Pépin.
- Prélats romains**.—Blanchet, F.-X. ; Bolduc ; Poiré ; Ritchot.
- Prêtre métis** (Premier).—Beaudry, P.
- Rébellion**.—V. SASKATCHEWAN.
- Religieuses**.—V. SŒURS.
- Rivière-Rouge** (Insurrection de la).—Goulet, Elz. ; Lépine, A.-D. ; Léveillé ; Nault, A. 1^o ; Nolin, Ch. ; Parenteau, P. ; Parisien, N. ; Riel, L. ; Ritchot, M^{re}.
- Saint-Paul** (Fondateur de).—Guérin ; Parent.
- Salaires**.—Bélanger, H. ; Deschambeault ; Larocque, J. ; Pambrun, 1^o.
- Saskatchewan** (Rébellion de la).—Dumas, M. ; Dumont, E. et G. ; Paquette ; Riel, L.
- Sauvagerie** (Actes de).—Guérin ; Hébert ; Larocque,

- J. ; Leclerc, G. ; Malaterre, B. ; Richard ; Saint-Germain, X. ; Saint-Pierre ; Sénécal. V. aussi MASSACRES et SIOUX.
- Sièges.**—Boyer ; Châtelain, L.-J.-F. ; Ducharme, J.-M.
- Simpson** (Mort tragique de Th.).—Legros.
- Sioux** (Bataille des).—Dumont, G. ; Malaterre.
- Sioux** (Massacre des).—Charbonneau, J.-B.
- Sœurs.**—Alphonse ; Angèle ; Blandine ; Coutlée ; Cusson ; Emery ; Gosselin ; Joseph ; Lafrance ; Lagrave ; Lamy ; Luména ; Pauline ; Praxède ; Sacré-Cœur ; Valade ; Vincent de Paul.
- Séniorité.**—V. ANCIENNETÉ.
- Soldats.**—Gaudinot. V. MILITAIRES.
- Superior City** (Fondateur de).—Lefebvre, J.-B.
- « **Tonquin** » (Destruction du).—Bruslé.
- Traiteurs** principaux. — Bélanger, H. ; Cadotte, J.-B. ; Chaboillez ; Decoigne ; Deschambeault ; Franchère ; Gaudet ; Larocque, F.-A. et J. ; Malhiot ; Montour, N. ; Pambrun, 1^o. ; Perreault, J.-B. ; Rainville ; Rocheblave ; Rolette.
- Traits typiques.**—Aubry ; Belleau, A. ; Berger ; Berland ; Bourbonnais, A. ; Cadot, L. ; Charbonneau, T. ; Charlebois ; Deschamps et fils ; Dumoulin ; Gosselin ; Lamothe ; Pambrun, 1^o. ; Paul, J. ; Quéret.
- Whitman** (Massacre du D').—Blanchet, M. ; Brouillet ; Raymond.
- Wisconsin** « Père » du).—Langlade, Ch.-M.